Sœur Ainée.

Dans les *Trois filles de M. Dupont*, M. Brieux nous a montré un type de vieille fille sotte, bigote, étiolée, et se prenant follement à aimer quand, le cœur trop à l'étroit dans son raide égoïsme, elle renonce à l'idéal divin, qu'elle n'était pas faite pour comprendre.

Est-ce bien là le type de la vieille fille ?

M. Brieux lui-même n'en croit rien bien certainement. Son talent a plié les types aux exigences de sa thèse, et pour développer toutes les faillites en une seule pièce, il a cru nécessaire de nous montrer aussi la faillite de l'idéal, auprès de la faillite du devoir et de l'amour libre.

Ce n'est pas la vieille fille qu'il nous a montrée, mais une vieille fille et des moins séduisantes, car celle-ci est presque idiote et inutile à tous.

Il y a un autre type de vieille fille beaucoup plus répandu qu'on ne le croit, surtout en province : c'est la vieille fille qui se consacre à la famille, c'est la fausse mère en quelque sorte, car, de quelque façon qu'on retourne la question féministe, on trouve que toujours la femme est faite pour la maternité, qu'elle soit naturelle, intellectuelle ou morale.

Il y a quelque chose de supérieur à l'amour des sexes qui n'est que l'égoïsme à deux, c'est l'amour qui se dévoue et se généralise : l'amour maternel, d'abord, l'amour de la famille, de l'espèce et, au-dessus encore, l'amour de la collectivité, de l'humanité entière.

***

M. Brieux a eu raison de montrer sa vieille fille sans but, sans dévouement, s'amourachant tardivement, sottement, et sacrifiant à son idéal trompeur une partie de sa petite fortune. Cela est vrai, parce que la femme ne peut pas éviter l'amour et que le dévouement est chez elle un besoin, une nécessité. La nature lui a mis au cœur cet instinct pour la maternité, et si la femme n'a pas d'enfants, il faut qu'elle se dévoue à quelqu'un, son mari ou un autre, sa famille ou l'humanité. C'est ce qui la fait si supérieure à nous par ses instincts. Elle peut élever, généraliser son besoin d'amour, le diriger même vers l'idéal divin dans la réclusion du cloître ; elle ne peut pas renoncer à l'amour parce qu'il est le développement naturel de son être.

A Paris, la vie fiévreuse, pleine de heurts, de rires sceptiques, d'égoïsmes batailleurs, de tentations et de chutes, de scandales et de silences protecteurs, ne laisse guère percevoir la vie de dévouement obscurément suivie, ou si on la voit, on n'y croit guère, et l'on a tôt fait de chercher d'autres couleurs à ce qui pourrait être une cause d'admiration.

Admirer ! n'est-ce pas être un peu naïf ? Et puis cela oblige au respect, et le respect est gênant ; il est contraire à nos mœurs.

C'est en province que nous trouverons ces types admirables de vieilles filles dont la vie s'est passée à faire le bien. Je ne parle pas de celles qui sont exclusivement dans les bonnes œuvres, y ambitionnent le rôle de présidente ou de trésorière, et surtout de mentor sévère, facilement indigné, et oublient parfois le malheur à leur porte, pour celui qui a l'estampille des règlements de l'œuvre. De celles-là on a tout dit, et la vérité est cependant que le grand nombre en est admirable, et que le type au cœur sec et réglementaire, dont je viens de parler, n'est que la très minime exception.

Voici la fille aînée d'une nombreuse famille. La mère est morte au moment où elle était le plus nécessaire à l'éducation de ses enfants ; le père est occupée ; que va devenir la nichée ? C'est la sœur aînée qui prend aussitôt le rôle de mère, devient sage pour bien remplir son rôle et justifier son autorité, se dévoue à tous, tient le ménage, fait la leçon au petits frères, occupe ses sœurs, envoie les uns à l'école, les autres aux soins de la maison. Plus tard, elle refuse de se marier, pour continuer son œuvre ; elle veille tendrement à la poussée de son petit monde, se prive pour celui-ci, veille pour celui-là, et quand elle hérite, c'est pour les siens encore qu'elle dépense ses revenus.

" Elle est montée en graine," comme on dit dans sa petite ville ; elle a coiffé sainte Catherine ; la jeunesse s'envole ; elle souffre par moments, pleure en secret tel bonheur entrevu dans un rayon de soleil et perdu pour toujours. Il y a lutte, sans doute, car toujours en nous quelque chose nous rappelle à l'objectiveté des instincts, mais les pleurs sont séchés, le front se relève, et la vaillante sœur aînée franchit hardiment l'âge des espoirs finis. Autour d'elle, son petit monde est devenu grand ; une sœur s'est mariée, un frère est officier, un autre ingénieur, un troisième aux colonies. On s'est dispersé, et la vieille fille s'est dévouée maintenant au père. Il vieillit et s'ennuie : elle lui tient compagnie, ou l'attend sous le rayon discret de la lampe, tandis qu'il est au cercle.

Elle aussi s'ennuie, beaucoup, longtemps, mais elle trompe l'ennui par une active correspondance. Elle est le bureau de poste de la famille, écrit pour son père, donne des nouvelles de tous à chacun, et ajoute parfois aux conseils un peu d'argent.

Les enfants passent : le père est mort, des fils d'argent ont poussé aux tempes de la vieille fille ; elle s'est consacrée aux bonnes œuvres pour occuper son désœuvrement momentané. C'est la plus dure période de sa vie.

***

Mais voici que son rôle de sœur aînés s'est transformé. Elle est devenue "la bonne tante" ; les neveux lui grimpent à la jupe, lui volent son sucre, lui demandent des histoires et ne voient en elle que la vieille solitaire qui leur fait des cadeaux et les gronde quelquefois.

Cependant, elle devient peu à peu le centre de la famille, et en quelque sorte son porte-drapeau. Elle en sait les traditions, les hauts et les bas, les défauts et les qualités. On se réunit volontiers autour d'elle, on lui confie les enfants, et s'il survient un malheur, s'il y a des orphelins, c'est encore elle qui s'en charge.

Alors sa vie change de nouveau et s'éclaire d'une plus prochaine maternité. La sœur aînée n'avait eu que les soucis avec une fausse autorité ; trop tôt mère adoptive, elle n'en avait pas ressenti les joies ; mais voici que l'illusion se complète, ces orphelins sont à elle ; c'est son sang, et tout son cœur s'échauffe au contact de ces petits êtres confiés à sa tendresse. Elle se sent presque mère, et pour que l'illusion soit complète, il lui faut se dévouer nuit et jour. Pour cette maternité improvisée, elle dépensera s'il le faut jusqu'à son dernier sou. Mais elle craint de paraître trop mère ; elle cache sa tendresse pour ceux-ci et la prodigue ouvertement aux autres, afin qu'il n'y ait pas de jaloux.

Et elle reste le centre de la famille, le foyer vivant, celle que bientôt on va soigner à son tour, en retour de tant de dévouement.

La vieillesse sonne son glas ; la vieille fille a achevé sa tâche, et elle ramasse encore les miettes de son cœur, pour les donner aux derniers survenants. Elle s'incline, s'affaisse et s'éteint, entourée de soins le plus souvent, quelquefois solitaire, et jusqu'à la dernière heure, sa pensée s'envole encore vers les siens, se remémorant le passé, rêvant de l'avenir, échafaudant des projets pour chacun, vivante image de l'amour qui s'élève et s'épure en s'étendant à une collectivité.

C'est cette maternité qui a manqué à la vieille fille de M. Brieux.

THERESA

Racontée par elle-même.

On démolit, à Paris, l'Alcazar, où triompha Thérésa. Avant que la dernière pierre du célèbre café-concert n'ait été descellée, évoquons le souvenir de la Thérésa des beaux jours, celle qui fit courir tout Paris et qui vit retirée, aujourd'hui, à la campagne, élevant des poules et des dindons—à sa plus grande joie d'ailleurs. Thérésa s'est racontée elle-même en des "mémoires" devenus introuvables et dont voici une page charmante de franchise et de bonne humeur.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve ; les dernières années de ma vie m'ont apporté tant de surprises que je puis tout espérer.

Qu'on pardonne à mon ambition... à ma folie, mais il y a déjà si loin de l'enfant de la cité Riverin à « l'étoile » de l'Alcazar, comme on daigne m'appeler, et je suis jeune encore.

Parfois, j'ai toutes les espérances.

Où m'arrêterai-je ?

Il y a trois ans, j'étais une pauvre fille inconnue ; aujourd'hui mon nom est célèbre.

J'ai un public que j'adore et qui m'aime.

Un soir, que, par suite de contestations inutiles à rapporter, j'avais refusé de chanter, il y eut une vraie émeute à l'Alcazar.

Le public qui était venu pour m'entendre me demandait à grands cris.

Ç'a été une tempête dans une chope.

Si je parle de cet incident, c'est pour constater une fois de plus la grande sympathie que me témoigne le public, et que je lui rends en respectueuse affection.

Mais le lecteur comprendra que je suis avant tout fière de quelques encouragements qui me sont venus des hommes distingués de notre temps.

Je place en première ligne M. Auber, le génie de la musique française, le grand compositeur qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre.

Eh bien ! monsieur Auber n'a pas dédaigné de venir entendre l'humble Thérésa.

Ah ! s'il avait pu lire dans mon cœur, il se serait rendu compte de l'immense joie que j'éprouvais ce soir-là.

C'était comme une suprême consécration de ma réputation.

Je dois constater que les plus sérieux encouragements me sont venus des plus grands talents de ce temps, et que je dois les plus vives attaques aux artistes les moins saillants de notre époque.

Il en est toujours ainsi !

On m'a fait souvent des propositions d'engagement pour la province.

Mais je ne veux plus quitter Paris !

Tout dernièrement, j'ai reçu la visite d'un Anglais, qui m'offrait deux cent mille francs si je voulais consentir à traverser l'Océan et à chanter pendant un an dans les principales villes de l'Amérique.

J'ai refusé.

D'abord, parce que je suis engagée à l'Alcazar pour plusieurs années.

Enfin, parce qu'il aurait fallu apprendre l'anlgais.

Fi donc !

Je suis une enfant de Paris !

J'ai aussi beaucoup d'ennemies.

De loin en loin je vois aux avants-scènes de l'Alcazar la fameuse Flore, mon ancienne rivale de Lyon.

Elle cherche à m'éblouir par sa fortune. Depuis quelle a des diamants, elle a perdu le peu de tête qui lui restait.

A chaque instant, elle s'écrie assez haut pour être entendue de moi :

—Ah ! j'ai eu une frayeur ; je croyais avoir perdu mon bracelet de douze mille francs !

Cinq minutes après, nouveau cri.

—Grand Dieu ! dit-elle, Emilie a failli m'arracher mes boucles d'oreille de quinze mille francs !!

Ou bien encore :

—Ah ! mon Dieu ! j'ai manqué de perde mon collier de trente mille francs.

Et quelque fois un spectateur un peu naïf fait cette réflexion :

—Douze mille, quinze mille et trente mille font cinquante sept mille francs ; ce doit être une femme du monde !

C'est cette fille qui me disait un soir :

—On prétend que je suis intéressée ; c'est ridicule ! J'aime l'argent, c'est vrai, mais non par intérêt ; j'aime l'argent pour lui-même.

Théodore Barrière, lui aussi, est venu plus d'une fois à l'Alcazar.

Il m'a connue autrefois au boulevard du Temple, où il a habité pendant dix ans.

Alors il avait pour moi, quelquefois, des paroles d'encouragement.

Aujourd'hui il daigne venir m'applaudir.

Barrière est un esprit incisif, mordant.

Je me rappelle une histoire que j'aurais dû raconter dans mon esquisse du boulevard du Temple, mais qui trouvera encore sa place dans ce chapitre. Alors le futur auteur de cent pièces charmantes venait souvent au café du Cirque, où il a trouvé, d'ailleurs, un des personnages des «Faux Bonshommes,» le notaire Vertillac.

Un soir, on vint prévenir Barrière qu'une dame l'attendait dans une voiture.

L'auteur se rend auprès de la dame :

—Oh ! monsieur, dit la pauvre enfant, je viens vous prier de me rendre un grand service.

—Lequel ?

—Votre ami G. m'a lâchement abandonnée.

—Que voulez-vous que j'y fasse ?

—Dites-lui de revenir.

—J'aimerai grand bien.

Ici la femme délaissée éclate en sanglots.

Quelques passants s'arrêtent.

—Consolez-vous, ma chère enfant, dit Barrière en fermant la portière, rentrez chez vous !

—Non, je veux en finir avec la vie !

Barrière commençait à s'ennuyer.

—Madame, fit-il, où faut-il dire au cocher de vous conduire ?

—A la rivière !

—Cocher ! s'écria Barrière, conduisez madame au Pont Neuf !

Le mot était dur ! J'ajoute, pour le lecteur sensible, que la dame en question a pris la route du Pont-Neuf, mais que, dans la rue Rambuteau, elle a ordonné à son cocher de rebrousser chemin et de la conduire au café Anglais.

Pensées et Impressions.

On a toujours quelque idée que l'on ne peut jamais atteindre, un château en Espagne que l'on n'arrive pas à bâtir.

EMMANUEL ARÈNE.

Il entre tant de vagueur dans la conception du bonheur que c'est à se demander jusqu'à quel point il est possible d'être heureux, si l'on n'est pas sage.

EDMOND THIAUDIÈRE.

Tout homme d'action soulève nécessairement des calomniateurs autour de lui, comme un marcheur soulève de la poussière, ce qui n'arrive pas au paresseux assis au bord de la route

PH. GERFAUT.

LE FULMI-COTON.

C'est le 5 octobre 1846 que fut, pour la première fois, révélée à l'Académie, par une lettre du chimiste bâlois, Schœnbein, la découverte de ce nouveau produit qu'il appelait poudre-coton, dont il indiquait la force balistique et les effets, mais dont il ne donnait pas le procédé de fabrication ; enhuit jours tous les chimistes de Paris l'eurent deviné, car six ans auparavant, M. Pelouze avait étudié l'action de certains acides sur le coton, et constaté qu'ils lui faisaient acquérir une extrême combustibilité, seulement l'idée ne lui était pas venue d'employer dans des armes à feu du coton ainsi préparé. En somme il s'agissait tout simplement de tremper du coton dans de l'acide azotique (eau forte) très concentré, c'est-à-dire contenant le moins d'eau possible, de l'y laisser macérer et imbiber, de le débarrasser de l'excédent d'acide par la presse, par le lavage à grande eau, et de le faire sécher, après quoi il se trouvait doué d'une puissance balistique trois ou quatre fois plus forte que la poudre ordinaire.

Cette découverte fit alors grande sensation ; et une commission d'artillerie fut nommée presque aussitôt pour l'étudier. Il était bien vrai que le coton-poudre développait une force balistique beaucoup plus considérable que la poudre de salpêtre parce qu'il produisait en brûlant huit mille fois son volume de gaz au lieu de quatre mille, de plus il ne s'altérait pas à l'humidité, ni même à l'eau où on pouvait le noyer sans qu'il ait perdu ses propriétés quand on lui avait fait reprendre sa siccité, il ne salissait pas les armes, et brûlait sans odeur et sans fumée.

Malheureusement ces avantages étaient compensés par de graves inconvénients, sans parler des dangers que présentait, sinon sa fabrication elle-même, du moins sa conversation, car il avait une tendance à se décomposer, d'où résultait une source de chaleur pouvant aisément le porter au degré fort peu élevé où il s'enflamme spontanément, dangers que des explosions successives d'ateliers ou de poudrières n'avaient que trop révélés, mais qu'on fût peut-être parvenu à supprimer ou à atténuer ; le fulmi-coton était une poudre brisante qui, si elle ne salissait pas les armes, les détériorait et les mettait promptement hors de service, ce qui était le résultat de son extrême inflammabilité, un peu de réflexion le fera comprendre suffisamment.

Le but de la poudre dans une arme à feu est de chasser un projectile avec la plus grande force possible hors du tube qui le contient, la meilleure est donc celle qui exerce son action dans la longueur de l'arme, et qui continue à l'exercer sur le projectile jusqu'au moment où il en sort. Or, quelle que soit la rapidité de sa combustion, la poudre en grains s'enflamme successivement, c'est à dire que le premier développement de gaz ébranle et met en mouvement le projectile, d'où suit que les gaz successifs exercent leur action surtout dans le sens de la longueur, puisque le projectile fuit déjà devant eux, et que les parois de l'arme n'ont pas à supporter tout l'effort de leur pression. Or il n'en était pas du tout de même du fulmi-coton, qui, n'étant pas comme la poudre à grains un simple mélange de matières inflammables où la combustion se produit couche par couche et successivement, mais étant au contraire une véritable combinaison chimique, s'embrasait tout entier et d'un seul coup d'où il résultait que l'énorme développement des gaz produits exerçait sa pression en même temps et au même degré sur les parois de l'arme et sur le projectile, et que les fusils qui pouvaient tirer 30,000 coups avec une charge de 8 grammes de poudre de guerre ordinaire, éclataient après 500 coups avec une charge de moins de 3 grammes de fulmi-coton, les canons étaient mis hors de service après quelques coups par une charge de fulmi-coton correspondant à la force normale de la poudre ordinaire. L'inconvénient pouvait être réduit à néant par l'augmentation d'épaisseur et par conséquent de résistance des armes employées, mais alors on tombait dans un autre, l'exagératoin du poids des armes de guerre qu'il faut, au contraire réduire le plus possible pour en assurer la mobilité et en permettre le facile maniement ; c'est ce qui fit rejeter l'emploi du fulmi-coton.

On ne s'attendait guère qu'une substance si bien faite pour la destruction pût jamais être employée à la guérison, c'est pourtant ce qui est arrivé ; le *collodion* avec lequel les chirurgiens pansent les plaies n'est autre chose que du fulmi coton dissous dans l'éther, qu'on étend avec un pinceau sur les bords rapprochés d'une blessure, et qui, par l'évaporation du dissolvant, forme une pellicule mince, continue, translucide, imperméable à l'eau, qui maintient la plaie fermée en s'attachant fortement à la peau. Le collodion des photographes n'est pas autre chose non plus que cette même couche de fulmi-coton étendue par un procédé analogue sur une plaque de verre, et rendue sensible à la lumière par l'immersion de la plaque dans un bain de nitrate d'argent.

UNE PETITE ANECDOTE.

«L'empereur Guillaume a fait tout son possible pour se rendre populaire à Budapest. Voici une petite anecdote à ce sujet :

«Pendant le séjour du souverain allemand dans la capitale hongroise, un « piccolo», c'est-à-dire un petit aide sommelier d'un café assez fréquenté, eut le malheur de casser en une seule fois trente-cinq assiettes. Le patron l'ayant menacé de le renvoyer au cas où il ne rembourserait pas la casse, le «piccolo» eut l'idée d'écrire la lettre suivante à Guillaume II :

« Très honoré Monsieur l'Empereur !

«J'ai cassé trente-cinq assiettes à mon patron et je dois les payer.

Comme je ne suis qu'un pauvre piccolo, je n'ai pas d'argent. Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien m'envoyer quelques florins. Je vous remercie d'avance et envoie mes salutations à votre femme et à vos enfants.

«Carl Kleindienst.

«Le lendemain, le piccolo fut mandé par lettre au consulat d'Allemagne. On lui remit 5 florins, en lui recommandant de ménager à l'avenir les assiettes de son patron. L'empereur Guillaume aura dans ce petit jeune homme un admirateur sincère.»

Traitement de la lèpre par la sérothérapie.

Le Dr Olaya Laverde vient de lire à l'académie de médecine, en France, une très intéressante étude sur la lèpre et il conseille de la traiter par la sérothérapie.

L'auteur croit que, vu les résultats de ce traitement, les lépreux doivent être considérés comme des malades ; il n'est pas partisan de la déportation en masse de tous les sujets contaminés. L'isolement pour un temps déterminé, dans un hôpital spécial organisé pour la cure de la lèpre, paraît suffisant.

LES OIES.

O suprême des joies !....
Bonheur inespéré !....
J'ai vu passer des oies
Dans le ciel azuré.

Elles volaient en bande,
Triangulairement,
Faisant la contrebande
Dans le bleu firmament.

Elles étaient *sauvages*,
Libres, au vol pressé,
Et venaient des rivages
Où le Nord est glacé,

Et d'où jamais l'autarde,
Prudente avec raison
Et sage, ne retarde
Son départ de saison.

Quand elle est domestique,
L'oie, en de basse-cour,
C'est-à-dire rustique,
L'oie a le vol très court.

Mais elle n'est pas bête,
Comme on le croit souvent,
N'ayant rien dans la tête
Que des cris et du vent.

Blanche autant que le cygne
Et parlant le latin,
Elle eut l'honneur insigne
D'un miracle certain.

Ce cygne à plumes blanches,
Emportant à son cou
Léda belle des hanches,
Est trop grec de beaucoup.

Ce cygne d'harmonie,
Auquel on accorda
La grâce du génie,
N'a volé que Léda.

Ce cygne qu'on renomme
Pour sa grande beauté,
A-t-il donc sauvé Rome,
Après avoir chanté ?

Mais, sans les cris de l'oie,
Capitole pulvérisant,
Tu devenais la proie
D'un Brennus couvert de sang.

Oui, l'oie, *auxer* rustique,
Par miracle certain,
Sauva la Rome antique
Et le monde latin.

Toulouse, la rominé
Aux *Jeux floraux*, en fit
Pour notre gueule humaine
Un excellent *confit*.

Et si le *confit* d'oie
Gasconne est excellent,
Le pâté de son foie
Est-il moins succulent ?

Pourtant, point ne faut rire
Du jars un peu brutal,
Et pas fois l'on peut dire
Que son bec est fatal.

Car si Brennus, mesdames,
Autrefois a ri,
La satire des *Femmes*,
C'est qu'il n'a point aimé.

Et qu'un jars redoutable
Avait fait de Brennus
Un homme lamentable
Au vin préférant l'eau.

Mais quand l'oie rustique,
Et l'oie a sa raison
D'être aussi domestique,
Utile à la maison,

Que dirons nous de l'oie
Sauvage, qui souvent
Nous apporte la joie
Du salut dans le vent ?

Car l'oie est *augurale*,
Et les grands médecins
A mine doctorale,
Et pas trop assassins ;

Tous les précieux hommes,
A qui la Faculté
A donné des diplômes
D'officiers de santé ;

Tous les docteurs qu'on vante
Pour leur art et qui sont,
En matière savante,
Aussi forts que Sganarelle ;

Tous les fils d'Hippocrate,
Mais moins silencieux
Que le sage Harpocrate,
Qui se taisait aux cieux ;

Tous ceux à qui l'on dire
La langue tristement,
Pour qu'ils puissent y lire
Quelque un lavement ;

Tous ceux pour qui les robes,
Les habits, les soutiers,
Contiennent des microbes
Mortels et sanguinaires ;

Tous ceux dont on peut dire :
"Ils peuvent bien vraiment
Se regarder sans rire
Et sans étonnement"—

Savent bien que l'*augure*
Romain est respecté
N'avait pas la figure
D'un charlatan vanté.

L'augure était à Rome
Un vrai prognostiqueur,
Un sage, un savant homme
Et non point un moqueur.

Il honorait les oies,
Connaissant bien leurs lois,
Leurs tristesses, leurs joies
Et leurs cris aux Gaulois.

Il avait appris d'elles
A diagnostiquer,
Et pouvait par leurs ailes
Souvent pronostiquer.

Ah ! si les doctes têtes
Étudiaient à point
L'esprit vivant des bêtes,
Ils n'en manqueraient point.

Mais bast ! Les quarantaines,
Que la peur peut changer
En longues soixantaines,
S'en vont déménager.

Car,—Suprême des joies !—
Dans le ciel, ce matin,
J'ai vu passer des oies
Venant du Nord ! Intain,

Et ces oiseaux *sauvages*,
Même que l'homme surtout,
Qui laisse ses rivages
Où l'hiver glace tout,

Apportent sur leurs ailes,
Brillantes de clarté,
La fin des maux cruelles,
La vie et la santé.

Et c'est pourquoi je rime,
Sans beaucoup de raison,
Ces vers qui seraient crime,
S'ils n'étaient d'un oison.

J. G.

Feuilleton

—DE :—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTHIER

XXXIII

[Suite]

Elle s'en consolait du reste en écoutant les madrigaux du banquier Fereback, "un vieil ami", comme elle l'appelait.

XXXV

La comtesse Yermoff, dont le mari était toujours dans les Karpathes, flirtait de son mieux avec le comte de Faër, et de l'air le plus naturel du monde, se lamentait sur le sort des pauvres femmes forcées de vivre éloignées de leurs protecteurs naturels, vantant les qualités de ce mari, qui ne semblait pas très pressé de donner à sa femme de nouvelles marques d'un amour, dont elle s'enorgueillissait pourtant, comme elle l'eût faite d'une riche et éblouissante parure.

Cette façon adoptée par beaucoup de ménages parisiens, de vivre séparés avait d'abord paru étrange à Madeleine, maintenant elle croyait comprendre. Ces dames étaient ses aînées ; les épreuves qui l'affligeaient étaient passées pour elles, voilà tout. Question de temps, comme l'avait dit un jour devant elle, M. de Valdrès. Pétris dans la même fange hommes et femmes devaient évidemment passer par les mêmes phases, avant d'arriver à la mort, dispensatrice de châtiments, de récompenses, ou acheminement progressif et lent vers la perfection. Cette dernière hypothèse lui était suggérée par les doctrines de M. Ternières.

L'éducation chrétienne qu'elle avait reçue avait bien perdu de sa force durant cette année de dissipation. Si son âme s'élevait vers Dieu pour lui demander aide et soutien, ce n'était plus avec cette ferveur ardente d'une croyance naïve et simple, mais au travers de superstitions bizarres at compliquées. Pourtant, lorsque l'aube parut, elle se leva et se rendit dans la petite église de X... Toute meurtrie de ses angoisses, elle allait, poussée non par la piété, mais par ce besoin d'expansion mystique que l'on éprouve toujours durant les grandes crises morales.

L'officiant montait à l'autel, lorsqu'elle pénétra dans le temple. L'enfant de chœur faisait tinter la clochette fêlée, qui résonnait avec un bruit de crécelle ; une vieille femme, agenouillée par terre, dans un coin, roulait entre ses doigts, raidis par l'âge et les travaux grossiers, les grains d'un chapelet.

La voix de l'officiant s'élevait par instants, pour retomber dans un murmure monotone. Un calme absolu se dégageait de ce sanctuaire, contrastant avec l'angoisse de son âme.

Penchée sur un prie-dieu, les regards fixés sur la nappe blanche de l'autel rustique, Madeleine récitait machinalement les prières apprises autrefois et qui revenaient naturellement sur ses lèvres, demandant surtout au Seigneur un peu de cette paix qui semblait émaner de son temple.

Elle demeura longtemps ainsi. Le prêtre avait quitté l'autel, les cierges étaient éteints, qu'elle n'avait pas changé d'attitude.

Enfin, elle se releva et abaissa sur ses yeux gonflés par les larmes et l'insomnie, une voilette épaisse. Elle allait franchir le seuil de la chapelle, lorsqu'un homme, qu'elle n'avait pas aperçu tout d'abord, se dressa auprès d'elle, lui présentant l'eau bénite. Elle reconnut avec étonnement M. Ternières, et un trouble étrange la saisit. Il lui sembla que le Seigneur exauçait sa prière et envoyait vers elle un consolateur.

Elle prit le bras que le jeune homme lui présentait, et, sans parler, ils commencèrent de gravir un sentier assez raide aboutissant à un roc, d'où la vue s'étendait fort loin.

M. Ternières la soutenait dans les endroits difficiles avec une sollicitude de frère ou d'amant ; elle le remerciait d'un pâle sourire. Le silence n'avait même pas été rompu par les souhaits de bienvenue. Ils avaient échangé une poignée de main sans une parole ; M. Ternières semblait inquiet, désireux de dire quelque chose, sans savoir comment entamer l'entretien.

XXXVI

Le sentier, très raide, aboutissait à un plateau de roches qui surplombait la mer ; Madeleine s'appuyait à son compagnon. Il la guida vers un coin abrité, tapissé de mousse et de lichens, où ils s'assirent.

Cette rencontre paraissait à Madeleine si singulière et si douce que, dans un sentiment de superstition elle la jugeait providentielle. Afin de s'assurer qu'elle n'était pas le résultat d'une coutume habituelle de M. Ternières, elle questionna :

—Je ne vous savais pas assidu aux offices.

—Jamais je n'entre dans une église lorsqu'il y a foule ; j'ai toujours été indigné du bruit qu'on y faisait, des toilettes que les femmes y arboraient, comme au turf et au théâtre. Pour prier, l'âme a besoin de silence, de recueillement.

—C'est vrai.

Il reprit :

—Aujourd'hui un simple hasard a dirigé mes pas ; j'ai été séduit par la poésie se dégageant de ces pierres blanches dans la verdure.

—Et c'est tout ?

—Ne vous y trompez pas, je ne suis pas un convaincu. Je viens parfois reposer mon esprit dans le calme d'un temple, comme j'aime à le faire devant un beau spectacle de la nature, devant cette mer sublime, si majestueuse dans son infini d'azur....

—Vous êtes pourtant un croyant ?

—Je suis déiste, mais non croyant à la façon qu'enseignent les prêtres. Je crois à un Etre Supérieur, Idéal si vous le voulez, et qui nous attire,—soit qu'on l'appelle Jéhova, Brahma, Etre Suprême ou Dieu,—vers la perfection, étant lui-même toute Grandeur, toute Majesté, tout Amour.

—L'amour, une perfection ! ...

Et malgré elle, son accent devint amer.

—Certes, l'amour est l'essence même de la perfection....sans l'amour, rien de beau, rien de vrai !

—Ah ! de vrai !

—Sans doute, je ne parle pas de l'amour vulgaire que l'homme a rapetissé à sa taille, je parle de celui qui dure et subsiste au-delà de la tombe.

—Nous ne pouvons guère juger de celui-là.

—Pardon, il est parfois accordé à de rares privilégiés de l'éprouver. Il est vrai qu'alors, ce peut être pour eux, la cause de souffrances bien vives.

Madeleine rougit, en détournant, la tête ; le regard de M. Ternières venait, en se posant sur elle, de prendre cette expression ardente qui l'avait une fois déjà effrayée.

Doucement, il s'empara de sa main.

— Nous allons bientôt être séparés, fit-il en baissant la voix ; encore quelques jours de cette intimité charmante, et je me retrouverai isolé, triste, comme je l'étais avant de vous connaître, et j'emporterai de plus le chagrin de vous savoir malheureuse.

Ces paroles lui rappelèrent tout à coup le rendez-vous donné à Lucien par mlle Anna.

Comme elle ne répondait pas, absorbée tristement, il reprit, en prononçant sans qu'elle songeât à protester, ce prénom, que seul Lucien avait le droit de dire :

—Madeleine, j'aurais eu la force de me taire si vous aviez été radieuse et gaie, comme le premier soir où je vous ai aperçue à ce bal de la princesse Klinska ; mais il faut pourtant que je vous dise....

Vivement elle mit sa main sur ses lèvres, effrayée de ce qu'elle allait entendre. Il passa son bras autour de sa taille, en reprenant plus bas, tandis qu'il la brûlait de son souffle et que son regard pesait sur le sien.

—A quoi bon vous le dire, en effet, vous savez bien que je vous aime, que je vous appartiens, que je vous adore.

Il la pressait contre lui, presque défaillante, couvrant de baisers ardents son front et ses cheveux. Enfin, ses lèvres joignirent les siennes, et ce contact la réveilla de sa léthargie morale. Elle poussa un cri, et se redressa, échappant à son étreinte.

—Pardon, fit-il aussitôt, pardon, je vous aime !

Madeleine cacha son visage entre ses mains, éclatant en sanglots, et lui, agenouillé à ses pieds, tentait de la calmer en lui prodiguant les plus vives assurances de sa tendresse, de son respect.

—Avez-vous donc supposé que je serais votre maîtresse ? cria-t-elle affolée.

Cette éventualité qui s'était, la veille même, présentée à son esprit lui semblait à cette heure monstrueuse. Tous ses instincts honnêtes se révoltaient ; l'image de sa grand'mère se dressait de-